

LE CORPS HUMAIN

Du même auteur

La Solitude des nombres premiers

Seuil, 2009

et « Points », n° P 2367

PAOLO GIORDANO

LE CORPS HUMAIN

roman

TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR NATHALIE BAUER

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain- Rolland, Paris XIV

Ce livre est édité par Martine Van Geertruyden

Ce roman est le fruit de l'imagination.
Les épisodes de faits divers et les personnages existant
ou ayant existé réellement ont été réinventés
par le regard du narrateur. Pour le reste, toute allusion
à des individus et à des événements réels
relève du pur hasard.

Titre original : *Il corpo umano*

Éditeur original : Arnoldo Mondadori Editore S.p.A., Milan

ISBN original : 978-88-04-61625-2

© original : Arnoldo Mondadori Editore S.p.A., 2012

ISBN 978-2- 02-12432 3

© Éditions du Seuil, août 2013, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Aux années enragées de la Cascina

Et même si on nous le rendait,
ce paysage de notre jeunesse,
nous ne saurions en faire grand-chose.
Erich Maria Remarque,
*À l'ouest, rien de nouveau**.

* © Éditions Stock, 1929, 2009, pour la traduction française d'Alzir Hella et Olivier Bournac. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Au cours des années qui suivirent la mission, ses participants s'ingénierent à rendre leur vie méconnaissable au point d'entacher d'une lumière fausse, artificielle, les souvenirs de leur existence précédente et d'en arriver à croire que ces événements ne s'étaient pas réellement produits ou, du moins, ne les concernaient pas.

Le lieutenant Egitto s'est lui aussi efforcé d'oublier. Il a changé de ville, de régiment, de longueur de barbe et d'habitudes alimentaires, a réglé de vieux conflits personnels et appris à ignorer ceux qui ne le regardaient pas – distinction qui lui était auparavant totalement étrangère. Que cette transformation soit ou non le fruit d'un processus incohérent, il ne le sait guère et cela lui importe peu. L'essentiel, pour lui, a été dès le début de creuser une tranchée entre le présent et le passé, un refuge que la mémoire elle-même soit incapable de violer.

Toutefois, parmi les choses dont il est parvenu à se débarrasser ne figure pas celle qui le ramène avec le plus d'évidence à la période qu'il a vécue dans la val-

lée : treize mois après l'épilogue de la mission, Egitto arbore encore son uniforme d'officier. Deux étoiles brodées se détachent sur sa poitrine à l'emplacement exact de son cœur. Plus d'une fois il a caressé l'idée de se réfugier parmi les civils, mais l'uniforme s'est collé à son corps centimètre carré par centimètre carré, la transpiration a délavé le dessin du tissu et coloré la peau dessous. S'il se déshabillait aujourd'hui, il en est certain, l'épiderme se détacherait aussi et il se retrouverait, lui que la simple nudité rend mal à l'aise, plus exposé qu'il ne pourrait le supporter. Et puis à quoi bon ? Un soldat ne cesse jamais d'être un soldat. À l'âge de trente ans, le lieutenant en est arrivé à considérer l'uniforme comme un accident inévitable, une maladie chronique du destin, évidente mais indolore. La contradiction la plus significative de sa vie a fini par se muer en cet unique élément de continuité.

C'est un matin clair de début avril. Aux pieds des militaires à la parade, le cuir arrondi des bottes luit à chaque pas. Egitto n'est pas encore habitué à la limpidité prometteuse que le ciel de Belluno déploie en de pareilles journées. Le vent qui dévale les Alpes entraîne dans son sillage le froid des glaciers, mais on s'aperçoit, quand il se calme et cesse de rudoyer les étendards, que la température est inhabituellement élevée pour cette période de l'année. À la caserne, on a débattu longuement de l'opportunité ou non de porter l'écharpe et, après avoir décidé que ce n'était pas nécessaire, crié cette communication entre couloirs et étages. Les civils, en revanche, hésitent à garder leurs

blousons sur leurs épaules ou à les coincer dans le creux de leur coude.

Egitto soulève son chapeau et ajuste des doigts ses mèches trempées de sueur. Debout à sa gauche, le colonel Ballesio se tourne vers lui et dit : « C'est dégueulasse, lieutenant ! Secouez donc votre veste. Vous êtes de nouveau couvert de ces machins. » Puis, comme si son interlocuteur n'était pas capable d'y remédier lui-même, il lui balaie le dos d'un geste de la main. « Quelle calamité... », marmonne-t-il.

On ordonne le repos. Les hommes qui ont une place dans les gradins, comme eux, s'asseyent. Egitto peut enfin baisser ses chaussettes jusqu'aux chevilles. Ses démangeaisons se calment, mais le temps de quelques secondes seulement.

« Écoutez ce qui m'est arrivé l'autre jour, commence Ballesio. Ma plus jeune fille s'est mise à marcher au pas dans le salon. Elle m'a dit regarde, papa, regarde, moi aussi je suis un colonel. Elle s'était déguisée avec sa blouse d'école et un bonnet. Eh bien, vous savez ce que j'ai fait ?

– Non, monsieur.

– Je lui ai flanqué une belle fessée. Vraiment. Puis j'ai crié que je ne voulais plus jamais la voir singer un soldat. Et que, de toute façon, on ne l'enrôlerait jamais à cause de ses pieds plats. Elle a fondu en larmes, la pauvre gosse. J'étais incapable de lui expliquer pourquoi ça m'avait fait autant enrager. Mais j'étais furax, hors de moi. Dites-moi la vérité, lieutenant : vous pensez que je suis à bout de nerfs ? »

Egitto a appris à se méfier des invitations à la fran-

chise du colonel. Il répond : « Vous essayiez peut-être de la protéger, rien de plus. »

Ballesio grimace comme si on lui avait dit une bêtise.

« Possible. Tant mieux. Depuis quelque temps j'ai peur de perdre un boulon, vous comprenez ? » Il étend les jambes et ajuste irrespectueusement l'élastique de son slip à travers son pantalon. « On entend sans cesse parler de types dont le cerveau grille du jour au lendemain. Vous pensez que je devrais me soumettre à un examen neurologique, lieutenant ? Un tracé ou un truc de ce genre ?

– Je ne vois pas pourquoi, monsieur.

– Vous pourriez peut-être m'examiner vous-même. Me regarder les pupilles, etc.

– Je suis orthopédiste, mon colonel.

– On a quand même bien dû vous apprendre quelque chose !

– Si vous le souhaitez, je peux vous donner le nom d'un confrère. »

Ballesio grogne. Il a de chaque côté des lèvres un profond sillon semblable à ceux qui délimitent la bouche des poissons. À l'époque où Egitto a fait sa connaissance, ses traits n'étaient pas aussi marqués.

« Votre méticulosité empeste, lieutenant, je ne vous l'ai jamais dit ? C'est sans doute ce qui vous met dans cet état. Détendez-vous, pour changer. Prenez les choses comme elles viennent. Ou trouvez-vous un pasteur. Jamais envisagé de faire des enfants ?

– Pardon ?

– Des enfants, lieutenant. Des en-fants.

– Non, monsieur.

– Eh bien, je me demande ce que vous attendez. Un enfant vous débarrasserait la tête de certaines pensées. Je vous ai à l'œil, vous savez ? Vous passez votre temps à ressasser. Regardez donc comment cette compagnie est alignée, on dirait des boucs ! »

Egitto suit le regard de Ballesio, qui le conduit au peloton de la fanfare et au-delà, à la limite de la pelouse. Dans le public, un homme attire son attention. Debout, un enfant sur les épaules, il bombe le torse, raidi dans une position étrangement martiale. La familiarité se manifeste toujours chez le lieutenant sous la forme d'une vague peur, et soudain Egitto se sent inquiet. Au moment où l'homme porte le poing à sa bouche pour tousser, il reconnaît l'adjudant René. « Mais ce type là- bas, c'est... »

Il s'interrompt.

« Qui ? Quoi ? demande le colonel.

– Rien. Excusez-moi. »

Antonio René. Le dernier jour, à l'aéroport, ils se sont salués d'une poignée de main formelle, et depuis Egitto a cessé de penser à lui, en tout cas en tant qu'individu. Ses souvenirs de la mission adoptent en général un caractère collectif.

Il perd tout intérêt pour la parade et s'emploie à épier de loin l'adjudant. Celui-ci ne s'est pas suffisamment avancé pour gagner les premiers rangs, et il est probable que, de là où il est, il ne voit pas grand-chose. Sur ses épaules, un enfant indique les soldats et les étendards, les hommes et leurs instruments, accroché à ses cheveux comme à des rênes. Les cheveux, voilà. Dans la vallée, l'adjudant avait le crâne rasé, et main-

tenant ses cheveux lui couvrent les oreilles, châains et un peu ondulés. René est un autre réfugié de son passé, il a lui aussi brouillé son visage pour éviter de se retrouver.

Ballesio évoque une tachycardie dont il ne souffre certainement pas, et Egitto lui répond, distrait : « Venez me voir dans l'après- midi. Je vous prescrirai un anxiolytique.

– Un anxiolytique ? Vous êtes con, ou quoi ? Ces trucs- là empêchent de bander ! »

Trois chasseurs bombardiers désarmés filent à basse altitude au- dessus de la place puis se cabrent, dessinant des sillages de couleurs dans le ciel. Ils se renversent et entrelacent leurs trajectoires. L'enfant qui se tient à califourchon sur les épaules de René est émerveillé. Des centaines de têtes, comme la sienne, se tendent vers le haut, à l'exception de celles des soldats en formation qui continuent de fixer sévèrement un point invisible aux spectateurs.

À la fin de la cérémonie, Egitto se fraie un chemin à travers la foule. Les familles s'attardent sur la place, ce qui l'oblige à slalomer. Aux gens qui tentent de l'arrêter il accorde une poignée de main expéditive sans perdre des yeux l'adjudant. Un instant, il a cru qu'il allait tourner les talons, mais il est resté. Egitto le rejoint et ôte son chapeau.

« René, dit-il.

– Salut, doc. »

L'adjudant pose l'enfant par terre. Une femme s'approche et le prend par la main. Egitto lui adresse

un signe de tête, mais elle se contente de pincer les lèvres avant de reculer. René fouille nerveusement dans la poche de son blouson. Il en tire un paquet de cigarettes et en allume une. Voilà un détail qui n'a pas changé : il fume toujours les mêmes cigarettes blanches et fines, des cigarettes de femme.

« Comment ça va, adjudant ?

– Bien », se hâte de répondre René. Il répète « Bien », mais avec moins d'élan et ajoute : « J'essaie de faire aller.

– C'est ça. Il faut faire aller.

– Et vous, doc ? »

Egitto sourit.

« Moi aussi, je vais de l'avant.

– Alors on ne vous a pas trop causé d'ennuis avec cette histoire. »

On dirait que ces mots lui coûtent un gros effort. Comme si le sujet de la conversation lui importait peu, après tout.

« Des mesures disciplinaires. Quatre mois de suspension et quelques audiences infructueuses qui ont constitué la véritable punition. Vous savez comment ça marche.

– Tant mieux pour vous.

– Oui, tant mieux pour moi. Vous, vous avez décidé de lâcher. »

Il aurait pu s'exprimer différemment, utiliser un autre verbe que *lâcher* : changer, donner sa démission. Lâcher signifie baisser les bras. Mais René ne relève pas.

« Je travaille dans un restaurant. À Oderzo. Je suis chef de salle.

– Bref, toujours au commandement. »

René soupire.

« Au commandement. Exact.

– Et les autres ? »

René caresse du pied une touffe d'herbe entre les interstices des pavés.

« Ça fait un bout de temps que je ne les ai pas vus. »

Maintenant la femme se pend à son bras comme si elle voulait l'entraîner, le protéger contre l'uniforme d'Egitto et leurs souvenirs communs. Elle adresse au lieutenant des coups d'œil rancuniers. René, lui, évite de croiser son regard, il se concentre un instant sur le tremblement de la plume noire fixée à son chapeau, et Egitto a l'impression de saisir en lui un brin de nostalgie.

Un nuage masque le soleil, et la lumière se ternit soudain. Le lieutenant et l'ancien adjudant gardent le silence. Ils ont partagé le moment critique de leur vie, debout comme maintenant, mais au milieu du désert et d'un cercle d'engins blindés. Se peut-il qu'ils n'aient plus rien à se dire ?

« Rentrons, murmure la femme à l'oreille de René.

– Bien sûr. Je ne veux pas vous retenir. Bonne chance, adjudant. »

L'enfant tend les bras en pleurnichant pour que René le reprenne sur ses épaules, mais celui-ci ne semble même pas le remarquer.

« Vous pouvez venir me voir au travail, dit-il. C'est un bon restaurant. Assez bon.

– Uniquement si vous me réservez un traitement de faveur.

LE CORPS HUMAIN

- C'est un bon restaurant, répète René, absent.
- Je viendrai certainement », assure Egitto.

Cependant ils savent tous deux qu'il s'agit d'une de ces innombrables promesses qui demeurent sans suite.

Première partie

Expériences dans le désert

Trois promesses

D'abord vinrent les discours. Le cycle de cours propédeutiques du capitaine Masiero – trente-six heures de face-à-face pendant lesquelles les soldats reçurent de vagues notions d'histoire du Moyen- Orient, des détails techniques concernant les complications stratégiques du conflit et où l'on parla aussi, sans lésiner sur les inévitables blagues, des étendues illimitées de marijuana à l'ouest de l'Afghanistan –, mais surtout les récits des collègues qui avaient déjà servi sur le territoire et qui dispensaient à présent, non sans condescendance, des conseils à ceux qui étaient sur le départ.

Allongé tête en bas sur le banc incliné où il vient d'exécuter une quatrième série d'abdominaux, le caporal-chef Ietri écoute avec un intérêt croissant la conversation de deux vétérans. Ils parlent d'une certaine Marica en garnison à la base de Herat. Cédant à la curiosité, il finit par interroger : « Il y a vraiment autant de filles que ça ? »

Ses collègues échangent un coup d'œil rempli de sous-entendus : ils l'attendaient au tournant.

« À volonté, mon vieux, dit l'un. Et elles n'ont rien à voir avec celles auxquelles on est habitués ici.

– Oh non, là- bas elles s'en foutent.

– Elles sont loin de chez elles et elles s'ennuient tellement qu'elles sont prêtes à tout.

– À tout, crois-moi.

– Dans aucun des maudits camps d'été on ne baise autant qu'en mission.

– Et puis il y a les Américaines.

– Ouah, les Américaines ! »

Ils évoquent la secrétaire d'un colonel qui a entraîné trois sous- officiers dans sa tente, d'où elle ne les a chassés qu'à l'aube, hagards – non, pas nous, on aurait bien aimé, des gars d'une autre compagnie, mais tout le monde était au courant dans la base. Les yeux de Ietri bondissent de l'un à l'autre, tandis que le sang afflue à sa tête et l'enivre. Lorsqu'il quitte la salle de gymnastique, dans l'air velouté de ce soir d'été, il a l'esprit rempli de fantasmes effrénés.

C'est probablement lui qui fait circuler certaines rumeurs parmi les hommes du troisième peloton, des rumeurs qui lui reviennent aux oreilles après avoir effectué un large détour et qu'il finit par croire avec plus de conviction encore que ses camarades. À sa crainte sceptique de la mort se mêle une frénésie d'aventures qui l'emporte. Ietri imagine les femmes qu'il rencontrera en Afghanistan, les sourires malicieux durant le rassemblement du matin, l'accent étranger avec lequel elles invoqueront son prénom.

Il ne cesse de les déshabiller et de les rhabiller, y compris pendant les cours du capitaine Masiero.

« Caporal- chef Ietri ! »

Dans sa tête il les appelle toutes Jennifer, il ignore où il a pêché ce prénom. Jennifer, oooh Jennifer...

« Caporal-chef Ietri !

– À vos ordres !

– Auriez- vous l'amabilité de répéter ce que j'étais en train de dire ?

– Bien sûr, mon capitaine. Vous parliez... des tribus... je crois.

– Vous voulez peut- être dire des ethnies ?

– Oui, monsieur.

– Et de quelle ethnie exactement ?

– Il me semble des... je ne sais pas, monsieur.

– Caporal- chef, sortez immédiatement. »

La vérité scabreuse, c'est que Ietri n'a jamais entretenu avec une femme ces rapports qu'il qualifie lui-même de *complets*. Les hommes du peloton ne sont pas au courant, et ce serait un désastre s'ils l'apprenaient. Cederna est le seul à le savoir : il le lui a raconté lui- même un soir où ils étaient tous deux ivres et en veine de confidences, au pub.

« Complets ? Tu veux dire que tu n'as jamais baisé ?

– Arrête de crier !

– T'es dans la merde, mec. Vraiment dans la merde.

– Je sais.

– Quel âge tu as ?

– Vingt ans.

– Putain ! Tu as déjà foutu en l'air tes meilleures années. Écoute- moi bien, c'est important. Ton engin est comme un fusil. Un 5.56 à crosse métallique et pointeur laser. » Cederna empoigne une arme invisible et

la braque sur son camarade. « Si tu oublies de graisser le canon de temps en temps, il risque de se gripper. »

Ietri rive les yeux à sa chope de bière. Il avale une gorgée trop généreuse qui lui provoque une quinte de toux. Grippé. Un mécanisme grippé, voilà ce qu'il est.

« Même Mitrano arrive de temps en temps à placer un coup, reprend Cederna.

– Il paie.

– Tu pourrais le faire toi aussi. »

Ietri secoue la tête. Il n'a pas envie de payer une femme.

« Donc, revoyons le cours. » Cederna imite la voix du capitaine Masiero. « Ça n'a rien de difficile, caporal-chef. Écoutez-moi attentivement. Trouvez une femme qui vous plaît, évaluez la grosseur de ses nichons et de son postérieur – bibi, par exemple, aime la taille XL, mais certains pervers préfèrent les maigrichonnes –, approchez-vous, racontez- lui trois conneries, enfin demandez- lui gentiment si elle a envie de s'isoler.

– Si elle a envie de s'isoler ?

– Bon, peut- être pas vraiment. Ça dépend de la situation.

– Je sais comment on fait, vois- tu. Je n'ai pas encore trouvé la bonne, c'est tout. »

Cederna abat son poing sur la table. Les couverts sursautent dans les assiettes qui ont contenu des frites, attirant l'attention des autres clients. « C'est ça, le hic ! La bonne fille n'existe pas. Elles sont *toutes* bonnes. Car elles ont *toutes*... », il désigne l'organe en formant de ses doigts un losange. « De toute façon, quand tu auras commencé, tu te rendras compte que c'est facile. »

Le ton de Cederna l'agace un peu, car il ne veut pas qu'on le plaigne, mais son discours est plutôt rassurant. Il demeure donc en équilibre entre l'irritation et la reconnaissance. Il aimerait demander à son camarade à quel âge il s'est lancé, mais il redoute sa réponse : Cederna est malin et extrêmement beau, avec son large front, avec son sourire bourré de dents blanches et de méchanceté.

« Tu es aussi gros qu'un dinosaure et tu as peur des femmes. C'est dingue !

– Arrête de crier !

– À mon avis, c'est à cause de ta mère.

– Je vois pas le rapport. » Ietri serre sa serviette dans son poing, faisant exploser un sachet de mayonnaise caché dedans.

Cederna piaille d'une voix de fausset : « Maman, ma petite maman, qu'est-ce que toutes ces filles me veulent ?

– Arrête, tout le monde t'entend. »

Il n'ose pas réclamer à son camarade sa serviette. Il se nettoie sur l'arête de la chaise. D'un doigt, il frôle une chose collée dessous.

Cederna croise les bras, satisfait, tandis que Ietri se rembrunit davantage. Il trace des cercles sur la table avec le fond humide de son verre.

« Maintenant ne fais pas cette tête.

– Quelle tête ?

– Tu verras, tu finiras bien par trouver une crétine qui écartera ses cuisses pour toi.

– Je m'en fiche pas mal.

– On va bientôt partir en mission. Il paraît qu'il n'y a pas mieux. Les Américaines sont déchaînées. »

Avant le départ, on octroie aux hommes un week-end de permission qu'ils passent presque tous en compagnie de leurs fiancées respectives auxquelles sont venues de drôles d'idées, telles qu'un pique-nique au bord du lac ou un marathon de films romantiques, alors qu'ils songent surtout à faire le plein de sexe en prévision des prochains mois d'abstinence.

La mère de Ietri débarque à Belluno par le train de nuit en provenance de Torremaggiore. Ils expédient tous deux quelques achats en ville puis se rendent à la caserne. Ietri occupe un dortoir pour huit étouffant, en désordre, et sa mère ne manque pas de le remarquer : « C'est le métier que tu as choisi. Avec ton intelligence, tu pouvais en trouver mille autres ! »

Sa nervosité oblige le caporal-chef à sortir, il invente une excuse et se réfugie dans un coin du terre-plein, où il se met à fumer. À son retour, il surprend sa mère pressant sur son cœur la photo de son serment. « Tu sais, je ne suis pas encore mort », lance-t-il.

La femme écarquille les yeux et lui flanque une gifle sonore. « Ne dis jamais plus ça, malheureux ! »

Elle tient à s'occuper de ses sacs (« Maman sait bien que tu oublieras tout »). Ietri somnole en la regardant disposer religieusement ses habits sur le lit. De temps en temps, il retourne en esprit aux Américaines. Il s'abandonne à un demi-sommeil excitant, un filet de bave coule sur son oreiller.

« J'ai placé dans la poche latérale la crème hydratante et deux savonnettes, une à la lavande, l'autre nature. Utilise la seconde sur le visage, car tu as la peau

sensible. J'ai également mis du chewing-gum pour les jours où tu ne pourras pas te laver les dents. »

La nuit, ils partagent un grand lit dans une pension dépeuplée, et Ietri constate qu'il n'éprouve aucun embarras à dormir à côté de sa mère, même s'il est à présent un homme et qu'il n'est pas rentré chez lui depuis longtemps. Il ne trouve pas étrange non plus qu'elle lui attire la tête contre sa poitrine molle sous sa chemise de nuit, l'obligeant à écouter les battements robustes de son cœur jusqu'à ce qu'elle s'endorme.

La chambre est éclairée par intermittence par l'orage qui a éclaté après le dîner, et sa mère sursaute au rythme des coups de tonnerre, comme s'ils l'effrayaient dans son sommeil. Il est plus de vingt-trois heures quand Ietri se glisse hors des draps. Dans le noir, il vide la poche de son sac à dos et en jette le contenu dans la poubelle – bien au fond pour que sa mère ne s'en aperçoive pas. Il la remplit ensuite de préservatifs de diverses sortes qu'il avait dissimulés dans sa veste et à l'intérieur de ses rangers de rechange : assez pour satisfaire tout son peloton pendant un mois entier de cochonneries.

De retour au lit, il se ravise. Il se relève, plonge les mains dans la corbeille à la recherche des chewing-gums : on ne sait jamais, ils pourraient lui être utiles s'il se retrouvait à proximité de la bouche goulue d'une Américaine sans s'être lavé les dents.

Jennifer, oooh Jennifer !

À cet instant- là, Cederna et sa petite amie ont regagné l'appartement qu'ils occupent depuis près d'un an.

L'orage les a surpris en route mais, survoltés, ils n'ont pas essayé de s'abriter. Ils ont continué de tituber sous l'averse, s'arrêtant de temps en temps pour échanger de longs baisers pleins de langue.

La soirée a pris une tournure formidable, après avoir mal commencé. Depuis un certain temps, Agnese est obsédée par la cuisine ethnique. Elle a fixé son choix sur un restaurant japonais où étaient allées deux copines de la fac, alors que Cederna n'avait qu'une seule envie : passer du bon temps, fêter son départ avec un dîner digne de ce nom. « Ce sera extraordinaire », a-t-elle lancé.

Mais Cederna n'était pas attiré par un repas extraordinaire.

« J'aime pas la bouffe asiatique.

– Tu n'y as jamais goûté !

– Si. Une fois.

– Ce n'est pas vrai. Tu te conduis comme un enfant.

– Hé, fais gaffe à ce que tu dis ! »

Comprenant qu'ils risquaient de se quereller sérieusement, il a baissé les bras et dit d'accord, allons dans ce maudit bar à sushis. De toute façon, la soirée était déjà à moitié gâchée.

Mais il n'a rien mangé et a passé son temps à se moquer de la serveuse qui n'arrêtait pas de faire la courbette, chaussée de tongs enfilées sur des chaussettes en coton. Agnese lui expliquait comment tenir les baguettes, appréciant à l'évidence ce rôle de maîtresse d'école. Cederna s'est contenté d'une tentative, après quoi il a fourré la pointe de ses baguettes dans ses narines et s'est mis à parler comme un demeuré.

« Tu ne pourrais pas au moins *essayer* ? s'est exclamée Agnese.

– Quoi ?

– D'être bien élevé. »

Il s'est penché vers elle.

« Je suis très bien élevé. Ce sont eux qui se sont gourés d'endroit. Regarde dehors, regarde. Tu trouves que ça ressemble au Japon ? »

Ils ne se sont plus adressé la parole jusqu'à la fin du dîner – dîner au cours duquel Cederna s'est obstiné à ne rien goûter, pas même les tempuras de légumes qui ne semblaient pourtant pas si mauvais, tandis qu'Agnese se forçait à tout finir pour lui prouver qu'elle était plus courageuse et plus émancipée. Mais le pire s'est produit au moment de l'addition.

« Ça va chier, a déclaré Cederna, les yeux exorbités.

– C'est moi qui paie. Mais arrête de faire ces maudites scènes. »

Cederna l'a refroidie.

« Il est hors de question que ma copine m'invite à dîner. » Il a jeté sa carte de crédit à la tête de la serveuse, qui s'est penchée pour l'énième fois afin de la ramasser.

« Quel resto de merde ! a-t-il dit en sortant. Tu as gâché mon dernier soir de liberté, merci beaucoup. »

Agnese a fondu en larmes tout doucement, la main pressée sur les yeux. Mortifié par ce spectacle, Cederna a tenté de l'êtreindre, en vain.

« Tu es une brute, voilà tout !

– Allez, ma puce, arrête.

– Ne me touche pas ! » s'est-elle écriée, hystérique.

Mais elle n'a pas résisté longtemps. Cederna lui a mordillé l'oreille en murmurant : « Comment s'appelle ce putain de truc, yadori ? Yudori ? »

Alors elle a ri et lui a avoué : « C'était vraiment dégueu. Excuse-moi, mon amour. Excuse-moi.

– Yuuudori ! Yuuuuuudori ! »

Ils ont éclaté de rire et ont continué leur chemin sous la pluie battante.

Assis maintenant sur le sol de la petite entrée, trempés, ils n'arrêtent pas de rire, quoique avec moins d'élan. Cederna sent monter en lui cette sensation de vide et de tristesse qui survient après les grands éclats de rire. Et le cafard à l'idée de ne pas revoir Agnese avant de nombreuses semaines.

Elle s'effondre sur lui et pose la tête sur ses jambes.

« Ne meurs pas là- bas, d'accord ?

– Je ferai de mon mieux.

– Ne te blesse pas non plus. Du moins pas gravement.

Pas d'amputations ni de cicatrices trop voyantes.

– Juste des blessures superficielles, je promets.

– Et ne me trompe pas.

– Non.

– Si tu me trompes, c'est moi qui te blesserai.

– Ooooh !

– Arrête. Je suis sérieuse.

– Oh-oooh !

– Alors, tu reviendras pour ma maîtrise ?

– Oui, je te l'ai dit. René m'a assuré que j'aurai une permission. Ce qui signifie qu'après on ne se verra pas de longtemps.

- Je jouerai la jeune diplômée au chômage qui attend le retour de son mari du front.
- Je ne suis pas ton mari.
- Je disais ça comme ça.
- C'est quoi, une sorte de proposition ?
- Peut-être.
- L'important, c'est que la jeune chômeuse ne se console pas avec un autre pendant ce temps.
- Je serai inconsolable.
- Voilà, bien.
- Inconsolable. Je le jure. »

Dans un appartement plus grand, doté d'une porte-fenêtre coulissante qui donne sur un parking, l'adjudant René contemple la nuit. L'orage a libéré la chaleur de l'asphalte, et la ville sent l'œuf pourri.

L'adjudant n'aurait que l'embarras du choix pour choisir une femme avec laquelle passer sa dernière nuit en territoire ami. La vérité, c'est qu'il n'en a pas envie. Après tout, il s'agit de clientes. Elles n'écouteraient pas ses préoccupations à douze heures de la traversée aérienne, il en est certain. Quand il parle trop, les femmes éprouvent le besoin pressant de lui tourner le dos et de s'activer – par exemple d'allumer une cigarette, de se rhabiller ou de se glisser sous la douche. Il ne peut pas les blâmer. Elles ne savent pas ce que le commandement signifie, ni ce que comporte le fait d'avoir entre les mains le destin de vingt-sept hommes. Aucune d'elles n'est amoureuse de lui.

Rêveur, il ôte son tee-shirt, laisse courir les doigts sur son torse : la ligne entre les pectoraux, la plaque

où sont inscrits sa date de naissance et son groupe sanguin (A+), les trois faisceaux abdominaux bien dessinés. Quand il rentrera d'Afghanistan, il mettra peut-être un terme à son activité. Ce n'est pas que ça lui déplaît, et l'argent que ça lui rapporte l'arrange (il lui a permis, le mois dernier, de s'acheter des coffres latéraux pour sa Honda, qu'il observe à présent à travers la fenêtre, enveloppée dans une bâche imperméable), c'est plutôt une question de morale. Si les strip-teases étaient une nécessité à l'époque de son installation à Belluno, il pourrait très bien y renoncer maintenant qu'il est militaire de carrière pour se consacrer à un projet plus mûr. Lequel ? Il l'ignore. Il est difficile de concevoir une nouvelle version de soi.

À minuit, son indécision a également balayé la possibilité d'un véritable dîner : il a grignoté deux paquets de crackers et il n'a plus faim. Une célébration plutôt misérable. Il aurait mieux fait d'autoriser ses parents, qui vivent à Senigallia, à lui rendre visite. Soudain il se sent triste. Le téléviseur est débranché et recouvert d'un drap blanc censé le protéger de la poussière. Il a fermé le robinet central du gaz et réuni les ordures dans un sac-poubelle. Son appartement est prêt à être déserté.

Il s'allonge sur le canapé. Au moment où lui parvient le premier message de Rosanna Vitale il somnole déjà : « Tu croyais pouvoir partir sans me dire au revoir ? Viens, il faut que je te parle. » Le second, quelques secondes plus tard, lui intime : « Apporte de quoi boire. »

René prend son temps. Sous la douche, il se rase et se masturbe lentement pour s'immuniser contre le

plaisir. Il achète un mousseux brut dans un restoroute. Sur le seuil du magasin, il rebrousse chemin et prend aussi une bouteille de vodka, ainsi que deux tablettes de chocolat noir. Il éprouve une certaine gratitude à l'égard de Rosanna : elle l'a sauvé d'une dernière nuit sans surprises, et il a l'intention de la récompenser comme elle le mérite. D'habitude, il couche avec des femmes plus jeunes, essentiellement des célibataires désireuses de se fabriquer un souvenir héroïque avant d'embrasser une existence d'épouses judicieuses. Rosanna a franchi la barre de la quarantaine, cependant elle est loin de lui déplaire. En matière de sexe, elle est habile et extraordinairement désinhibée. Parfois, René s'attarde pour le dîner ou pour regarder un film (lui sur le canapé, elle sur une chaise), et il leur arrive de refaire l'amour – dans ce cas, la seconde prestation est offerte par la maison. Mais quand il a envie de partir, elle ne le retient pas.

« Tu t'étais perdu en route ? » Rosanna l'attend debout sur le seuil.

René entre et l'embrasse sur la joue. Il hume un nouveau parfum, à moins qu'il ne s'agisse d'une odeur différente sous le parfum habituel. Mais il garde cette réflexion pour lui.

Après avoir examiné les bouteilles, elle place au réfrigérateur le mousseux et ouvre la vodka. Il y a déjà des verres sur la table. « Que dirais-tu d'écouter un peu de musique ? Ce soir le silence m'énerve. »

René n'a rien contre. La musique, comme les autres distractions, ne l'intéresse guère. Il s'assied à la table de la cuisine. Ce n'est pas la première fois qu'il part

– il est allé au Liban à deux reprises et au Kosovo – il connaît les difficultés que cela pose aux civils.

« Comme ça, tu pars demain ? »

– Oui.

– Combien de temps durera cette mission ?

– Six mois. Plus ou moins. »

Rosanna acquiesce. Elle a déjà vidé son premier verre. Elle s'en verse un autre. René, en revanche, sirote la vodka, maître de lui.

« Tu es content ? »

– Ce n'est pas un voyage d'agrément.

– Bien sûr. Mais tu es content ? »

René tambourine sur le bois.

« Oui, je crois.

– Bien, c'est le plus important. »

La musique les oblige à hausser le ton, ce qui agace René. Si Rosanna baissait le volume, ce serait plus agréable. Les gens ne s'aperçoivent pas d'un tas de choses que lui remarque, ce qui ne manque jamais de le décevoir. Et puis, ce soir, Rosanna semble distraite et décidée à s'étourdir le plus possible avant de passer au lit. Quand elles sont ivres, les femmes ont le corps mou, des mouvements répétitifs, et cela le contraint à déployer de terribles efforts pour les amener au plaisir. Il s'octroie la liberté de le lui dire en indiquant le verre : « Vas- y mollo. »

Elle lui lance un regard furibond. René n'a pas affaire à un de ses soldats. Jusqu'à preuve du contraire, c'est elle qui paie, et par conséquent elle qui décide. Puis elle baisse la tête comme pour lui demander pardon.

René prend sa nervosité pour de l'appréhension à son égard, et cela l'attendrit.

« Je ne courrai pas le moindre risque, affirme-t-il.

– J'en suis certaine.

– Il s'agira tout au plus d'une activité de protection.

– Oui.

– D'après les statistiques, le pourcentage de décès dans ce genre de missions est ridicule. Il est plus dangereux de traverser la rue en bas de chez toi. Ce n'est pas une plaisanterie. Pour nous autres Italiens, du moins. D'autres se battent vraiment, et pour eux c'est une autre histoire. Les Américains par exemple ont...

– Je suis enceinte. »

La pièce oscille légèrement autour de la bouteille d'alcool miroitante.

« Qu'est-ce que tu as dit ?

– Tu as très bien entendu. »

René se passe une main sur le visage. Il ne transpire pas.

« Non. Je ne crois pas.

– Je suis enceinte.

– Peux-tu arrêter cette musique, s'il te plaît ? Je n'arrive pas à me concentrer. »

Rosanna se dirige à pas lents vers la chaîne stéréo et l'éteint. Elle revient s'asseoir. D'autres bruits surgissent alors : le ronflement du chauffe-eau, une guitare dont on joue mal dans l'appartement voisin, la vodka versée pour la troisième fois dans le verre de Rosanna, indifférente à son avertissement.

« Tu m'avais clairement dit que... reprend René en s'efforçant de garder son sang-froid.

– Oui, c'était quasiment impossible. Une chance sur je ne sais pas combien. Un million, peut-être.

– Tu es en ménopause, c'est ce que tu m'avais dit. »

Son ton n'est pas agressif et lui-même paraît calme, juste un peu pâle.

– Je *suis* en ménopause, d'accord ? Mais je suis tombée enceinte. Voilà ce qui est arrivé.

– Tu avais dit que c'était impossible.

– Je ne mentais pas. Il s'agit d'une espèce de miracle, d'accord ? »

René se demande s'il convient de s'assurer qu'il est vraiment le père, mais c'est de toute évidence superflu. Il réfléchit au mot *miracle* et ne voit pas le rapport.

« C'est moi qui suis responsable, que ce soit clair, poursuit la femme. Responsable à cent pour cent. Il t'appartient donc de décider. C'est toi qui as été refait. Je respecterai ta décision. On a encore le temps, un mois et demi, un peu moins. Pars, réfléchis calmement et fais-moi connaître ta décision. Je me charge du reste. »

Après avoir chuchoté d'un souffle, elle porte le verre à sa bouche. Au lieu de boire, elle frotte la lèvre inférieure sur le bord, l'air absorbé. Elle a au coin des yeux des rides profondes qui ne lui vont pas mal. Au cours de sa carrière clandestine, René a appris que les femmes mûres éclosent une dernière fois avant de se faner et qu'elles sont alors au comble de leur beauté. Son propre corps lui paraît soudain inconsistant, sensation qui suscite en lui un accès de rage.

« Si tu es enceinte, tu ne devrais pas boire.

– Un peu de vodka me paraît le cadet de nos soucis en ce moment.

– Quoi qu’il en soit, tu ne devrais pas. »

Ils se taisent. René repasse mentalement leur conversation, phrase après phrase. *Je me chargerai du reste.* Il a du mal à y voir clair au-delà de ces mots.

« Tu as quand même envie de le faire ? »

Rosanna lui a posé la question comme si c’était normal. Elle est enceinte, mais elle boit de l’alcool et a envie de coucher avec lui. René est déconcerté. Il s’apprête à lui jeter au visage qu’elle est folle, puis il comprend que faire l’amour et sortir par la porte en proie à l’impression d’avoir accompli ce qu’on attendait de lui, rien de plus, serait un moyen de donner un sens à cette soirée. « Pourquoi ? On ne devrait pas ? » répond-il.

Ils gagnent la chambre et se déshabillent en se tournant le dos. Ils commencent lentement, avec douceur, puis René s’autorise à plaquer Rosanna sur le ventre, ce qui équivaut à une petite punition. Elle atteint l’orgasme avec générosité, lui plus sobrement. Il se retire juste avant, comme si cela changeait quelque chose, et elle ne le lui reproche pas.

« Tu peux rester dormir ici. Demain je ne travaille pas. Je t’emmènerai chercher tes affaires puis t’accompagnerai à l’aéroport.

– Ce n’est pas nécessaire.

– On pourrait passer quelques heures ensemble.

– Il faut que j’y aille. »

Rosanna se lève et se couvre en hâte d’un peignoir. Elle tire son portefeuille de son sac et tend l’argent à René.

Il contemple les doigts refermés sur les billets de

banque. Il ne peut pas accepter de l'argent d'une femme qui porte son enfant. Une ristourne, peut-être ? Non, ce serait de l'hypocrisie. Elle n'est qu'une cliente, songe-t-il, une cliente comme les autres. S'il s'est produit un imprévu, ce n'est pas de sa faute.

Il saisit l'argent, et moins de dix minutes plus tard il est prêt à partir.

« Alors, tu me diras, lui lance Rosanna sur le seuil.

– Oui, je te dirai. »

Au matin, la chaleur est insupportable, et le ciel couvert d'un vernis gris clair qui favorise le mal de tête. Les civils rôdent dans le hall de l'aéroport, intrigués par la concentration insolite de militaires. À l'extérieur, les cendriers débordent de mégots. Ietri est arrivé avec sa mère en autobus. Il cherche des yeux ses camarades, dont certains le saluent de loin. Mitrano a, de tous, la famille la plus nombreuse. Sa grand-mère, dans un fauteuil roulant, est la seule de son petit groupe à ne pas être bruyante. Elle tourne le dos à son petit-fils et regarde droit devant elle comme si elle voyait quelque chose d'horrible, mais selon toute vraisemblance – pense Ietri – elle est juste sénile. Les parents d'Anfossi consultent souvent leur montre, Cederna bécote sa petite amie, les mains effrontément plaquées sur ses fesses, Zampieri tient dans ses bras un gamin qui s'amuse à lui tirer les cheveux, à ôter et à replacer son écusson en Velcro – elle le laisse faire un moment puis le pose brusquement par terre, et le petit se met à pleurnicher. René parle au téléphone, assis, tête baissée.

Ietri sent qu'on lui attrape la main droite. Avant même qu'il ait le temps de protester, sa mère a déjà pressé le tube de crème.

« Qu'est-ce que tu fais ? !

– Tais- toi. Tu as vu comme tes mains sont gercées ! Et ça ? » Elle lui place les doigts devant ses yeux.

« Quoi ?

– Suis- moi aux toilettes, je vais te couper les ongles. Heureusement, j'ai mes ciseaux sur moi.

– Maman !

– Si nous ne les coupons pas maintenant, ils seront tout noirs avant ce soir. »

Ietri finit par céder au bout de longs pourparlers, mais il obtient le droit de s'en charger lui-même. Abattu, il se dirige vers les toilettes.

Il vient de terminer la première main quand un énorme pet retentit à l'intérieur d'une des cabines.

« Santé ! » s'exclame-t-il. Un grognement lui fait écho.

Peu après, le colonel Ballesio apparaît. Il s'approche du miroir en boutonnant sa braguette, suivi par un sillage de mauvaise odeur.

Ietri se met au garde-à- vous. Le colonel lui adresse un sourire satisfait. Il avise les rognures d'ongle dans le lavabo et change d'expression.

« Il vaudrait mieux régler chez soi certaines affaires, soldat.

– Vous avez raison, mon colonel. Excusez- moi, mon colonel. »

Ietri ouvre le robinet. Les bouts d'ongles se pressent autour de la bonde et s'y immobilisent. Il soulève le

bouchon et les pousse à l'intérieur. Ballesio l'observe froidement.

« Première mission, mon petit ?

– Oui, monsieur.

– Quand vous reviendrez, ces toilettes vous sembleront différentes. Aussi propres que celles d'un hôpital. Et le robinet. Quand vous reverrez un robinet de ce genre, vous aurez envie de le lécher. »

Ietri acquiesce, le cœur battant.

« De toute façon, ça passera vite. Au début tout paraît magique quand on rentre, mais après tout redevient comme avant. Du toc. »

Ballesio tire sur l'essuie-mains. Le rouleau est coincé. Il peste puis frotte ses paumes mouillées sur son pantalon. Il adresse un signe du menton au caporal-chef. « Avec les ciseaux, je n'y arrive pas, dit-il. Ma femme m'a acheté un coupe-ongles. Sauf que ça laisse les coins. »

Ietri retourne dans le hall, furibond. Le colonel l'a pris pour un débile, et tout ça à cause de sa mère.

Elle tend le cou pour examiner ses ongles. « Pourquoi ne les as-tu coupés que d'un seul côté ? Tu aurais dû me laisser faire, tête de mule. Tu ne sais pas te servir de la main gauche. Viens, allons-y. »

Ietri la repousse. « Laisse-moi tranquille ! »

La femme le toise sévèrement, secoue la tête puis fouille dans son sac.

« Tiens. Mange au moins ça, tu as mauvaise haleine.

– Putain ! tu vas arrêter, oui ou non ? » rugit le caporal-chef. Il lui frappe la main. Le bonbon tombe par terre. Il l'écrase sous son ranger. Le sucre vert se brise. « Tu es contente, maintenant ? »